105865

ORAISON FUNÉBRE

DE

MADAME LA DUCHESSE

DE MONTAUSIER.

Mulierem fortem quis inveniet ? Procul & de vltimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera vne femme forte? Son prix paſſe tout ce qui vient des Païs les plus éloignez. Proverb. 31.

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1855

MES DAMES,

Le plus ſage de tous les Rois, éclairé des lumiéres de l'Eſprit de Dieu, inſpiré de

Bz 1-431

105865

laiſſer à la Poſtérité le portrait d'vne femme héroïque, nous la repréſente revêtuë de force & de bonne-grace; occupée à de grandes choſes, ſans ſortir de la modeſtie de ſon ſexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toûjours preſte à les répandre dans le ſein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, & convaincuë de la vanité des grandeurs humaines; tirant ſa gloire d'vne ſolide vertu, & non de l'éclat trompeur d'vne fragile beauté; mourant avec vn viſage tranquile & riant: digne d'être receuë dans le Ciel, où elle ſe préſente accompagnée de ſes bonnes œuvres, & chargée des treſors d'honneur & de grace qu'elle a amaſſez: digne enfin aprés ſa mort des regrets & des loüanges de ſon Epoux, aprés avoir mérité ſa tendreſſe & ſa confiance pendant ſa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette femme forte & courageuſe, il nous avertit qu'il eſt difficile de la rencontrer: il nous en donne vne idée, mais il ſemble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans ſon imagination;

& doutant qu'elle ſe puiſſe trouver dans la Nature, il s'écrie : Qui eſt-ce qui la trouvera ? *Mulierem fortem quis inveniet ?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec ſi peu de ſuccés, & dont il ſemble que ſon ſiécle n'étoit pas capable, s'eſt rencontrée en la perſonne de l'Illuſtre JULIE-LUCINE D'ANGENNES-DE-RAMBOÜILLET, Ducheſſe de Montauſier. Dans tout le cours de ſa vie & de ſes actions, elle a exprimé ce parfait Original par ſa generoſité naturelle, par le bon vſage des biens & de la faveur, par la connoiſſance de ſon néant, & de la grandeur de Dieu, par vn aveu ſincére des foibleſſes & des vanitez humaines, par vne mort douce & tranquile, par le regret vniverſel de tous ceux qui l'avoient connûë. Que Salomon deſeſpere de la trouver, cette femme forte & courageuſe ! nous pouvions nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais helas ! ces pieux devoirs que l'on rend à ſa memoire, ces priéres, ces expiations, ce ſacrifice, ces chants lugubres qui frapent nos oreilles, & qui vont por-

ter la triſteſſe juſques dans le fond des cœurs; ce triſte appareil des ſacrez Myſtéres, ces marques religieuſes de douleur que la charité imprime ſur vos viſages, me font ſouvenir que vous l'avez perduë. Tout l'éclat de ſa fortune eſt donc réduit à la célébration d'vne Pompe funébre! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reſte donc que cette funeſte penſée qu'elle n'eſt plus! Cette amitié même, & ce nom de ſœur que la chair & le ſang vous rendoient ſi doux, ſont retournez dans leur principe, & ſe ſont perdus dans le ſein de la charité de Dieu. Il ne vous reſte que le déplaiſir de ſa perte, & la memoire de ſes vertus; & vous ne pouvez que trop redire deſormais les paroles de mon texte : *Qui trouvera maintenant vne femme forte?*

Quand je conſidére pourtant que les Chretiens ne meurent point, qu'ils ne font que changer de vie; que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le ſommeil de paix, comme ſi nous n'avions point d'eſpérance; que la Foy nous apprend, que l'Egliſe du

Ciel & celle de la Terre ne ſont qu'vn corps ; que nous appartenons tous au Seigneur, ſoit que nous mourions, ſoit que nous vivions, parce qu'il s'eſt aquis par ſa reſurrection, & par ſa vie nouvelle, vne domination ſouveraine ſur les morts & ſur les vivans : Quand je conſidére, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort, eſt vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayons perduë ? Non, non, c'eſt aſſez pleurer ſa ſeparation ; il eſt tems de penſer à ſon bonheur ; la douleur doit ceder à la Foy, & la compaſſion naturelle doit faire place à la conſolation Chretienne.

Je prétens vous remettre aujourd'huy devant les yeux ſa vie mortelle, afin de vous perſüader de ſon immortalité bienheureuſe. Je veux retracer dans vôtre memoire les graces que Dieu luy a faites, afin que vous loüïez la miſericorde qu'il vient de luy faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées, ſont autant de ſujets de confiance en la bonté de Dieu, qui ſe plaiſt à récompenſer ceux à qui il inſpire de le ſervir. Partagez donc avec moy les

trois états différens de ſa vie. Examinez ſa ſageſſe dans vne condition privée, ſa modération dans les plus grandes Dignitez de la Cour, & ſa patience dans vne longue & ennuyeuſe maladie. Admirez cette femme forte, qui réſiſte aux foibleſſes de ſon ſexe dés ſon enfance, à l'orgueil dans ſa plus grande élevation, à la douleur dans le tems de ſon abbatement, & de ſa mort même. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Je n'ay beſoin ni de paroles étudiées, ni de figures exceſſives, ni de loüanges flateuſes. Je ſuis en la preſence du Dieu de la vérité. Je parle a des ames pures & ſincéres, qui ont horreur du ſoupçon même de la vanité & du menſonge, & je vous propoſe les vertus d'vne vie, dont je déplore en même tems la miſére & la fragilité.

Si j'avois à parler devant des perſonnes que l'ambition ou la fauſſe gloire attachent au monde, je m'accommoderois à leur foibleſſe, & à la coûtume ; & relevant la naiſſance de nôtre Illuſtre Ducheſſe, j'irois leur chercher dans l'Hiſtoire ancienne les ſources de la noble Famille

d'Angennes, dont la gloire, la grandeur, & l'ancienneté ſont aſſez connûës. Je deſcendrois juſqu'aux derniers ſiécles, où l'on a veû tout à la fois cinq freres de cette illuſtre Maiſon, trois Chevaliers des Ordres du Roy, vn Cardinal, & vn Evêque, tous Ambaſſadeurs en même tems, qui rempliſſoient de l'éclat de leurs vertus différentes preſque toutes les Cours de l'Europe. Je leur dirois que ſon ayeule Julie Savelli étoit ſortie d'vne des plus anciennes familles d'Italie; qu'elle comptoit des Rois, des Conquerans, des Souverains Pontifes pour ſes Anceſtres, & trois de nos Rois pour ſes Alliez. Je les exciterois aprés inſenſiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient révéré la nobleſſe; & faiſant ſemblant de flater leur vanité, je leur inſinuërois des exemples de moderation & de ſageſſe.

Mais oſerois-je, MES DAMES, vous entretenir d'vne gloire à laquelle vous avez renoncé? Ne ſçay-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener vne vie plus ſainte & plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur

d'eſtre de la Famille de JESUS-CHRIST? Il ſuffit de vous dire, qu'il y a vne Nobleſſe d'eſprit plus glorieuſe que celle du ſang, qui inſpire des ſentimens généreux, & vne loüable émulation, & qui fait deſcendre par vne heureuſe ſuite d'exemples, les vertus des peres dans les enfans. La ſage Julie d'Angennes ſembloit avoir recüeilli cette ſucceſſion ſpirituëlle; & cette gloire, qui donne ordinairement de l'orgueil, & de la fierté, ne luy donna que des ſentimens modeſtes, & des deſirs ardens d'aſſiſter ceux qui pouvoient avoir beſoin de ſon ſecours.

Que ſi elle ſeût régler les mouvemens de ſon cœur, elle ne régla pas moins les mouvemens de ſon eſprit. Qui ne ſait qu'elle fut admirée dans vn âge où les autres ne ſont pas encore connûës; qu'elle eût de la ſageſſe en vn tems où l'on n'a preſque pas encore de la raiſon; qu'on luy confia les ſecrets les plus importans dés qu'elle fut en âge de les entendre; que ſon naturel heureux luy tint lieu d'expérience dés ſes plus tendres années; & qu'elle fut capable de donner des

conſeils

conſeils en vn tems où les autres ſont à-peine capables d'en recevoir ? Une ſi heureuſe naiſſance la rendit d'abord la paſſion de tout ce qu'il y avoit de vertueux & d'élevé dans la Cour. On ſe fit honneur d'avoir part en ſon amitié. Elle eût le bonheur de plaire à des Reines. Des Princeſſes d'vn mérite extraordinaire, des Dames que la faveur élevoit preſque au rang des Princeſſes, la deſirérent à-l'envi pour favorite ; & telle fut ſon adreſſe, que ſans vſer d'aucun art indigne de ſon grand courage, elle ſe conſerva toûjours dans leur confidence, du conſentement même de celles qui auroient pû la luy diſputer : tant ſon eſprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au deſſus même de l'envie !

Quand la nature ne luy auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pû les recevoir de l'éducation ; & pour être illuſtre, il ſuffiſoit d'avoir été élevée par Madame la Marquiſe de Ramboüillet. Ce nom capable d'imprimer du reſpect dans tous les eſprits où il reſte encore quelque politeſſe ; ce nom qui renferme je ne ſay

quel mélange de la grandeur Romaine, & de la civilité Françoiſe; ce nom, dis-je, n'eſt-il pas vn éloge abrégé, & de celle qui la porté, & de celles qui en ſont deſcenduës ? C'étoit d'elle que l'admirable Julie tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté ſinguliére, cette prudence conſommée, cette piété ſincére, cét eſprit ſublime, & cette parfaite connoiſſance des choſes qui rendirent ſa vie ſi éclatante.

Vous diray-je qu'elle pénetroit dés ſon enfance les defauts les plus cachez des Ouvrages d'eſprit, & qu'elle en diſcernoit les traits les plus délicats ? Que perſonne ne ſavoit mieux eſtimer les choſes loüables, ni mieux louër ce qu'elle eſtimoit ? Qu'on gardoit ſes lettres comme le vray modéle des penſées raiſonnables, & de la pureté de nôtre Langue ? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'eſprit ſe purifioit, où la vertu étoit révérée ſous le nom de l'incomparable Artenice, où ſe rendoient tant de perſonnes de qualité & de mérite, qui compoſoient vne Cour choiſie, nombreuſe ſans confuſion,

modeſte ſans contrainte, ſavante ſans orgueil, polie ſans affectation. Ce fut là que toute enfant qu'elle étoit, elle ſe fit admirer de ceux qui étoient eux-mêmes l'ornement & l'admiration de leur ſiécle.

Il eſt aſſez ordinaire aux perſonnes à qui le Ciel a donné de l'eſprit & de la vivacité, d'abuſer des graces qu'elles ont receûës. Elles ſe piquent de briller dans les converſations, de réduire tout à leur ſens, & d'exercer vn empire tyrannique ſur les opinions. L'affectation, la hauteur, la préſomption corrompent leurs plus beaux ſentimens; & l'eſprit qui les retiendroit dans les bornes de la modeſtie, s'il étoit ſolide, les porte ou à des ſingularitez bizarres, ou à vne vanité ridicule, ou à des indiſcrétions dangereuſes. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces defauts, en celle dont nous faiſons aujourd'huy l'éloge? Y eut-il jamais vn eſprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les Compagnies? Etoit-elle éloignée de la Cour, on eûſt dit qu'elle étoit née pour les Provinces. Sortoit-elle des Provinces, on

voyoit bien qu'elle étoit faite pour la Cour ? Elle ſe ſervoit toûjours de ſes lumiéres pour connoître la verité des choſes, & pour entretenir la charité ; & croyoit que c'étoit n'avoir point d'eſprit, que de ne pas l'employer ou à s'inſtruire de ſes devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'eſt-ce que l'eſprit dont les hommes paroiſſent ſi vains ? Si nous le conſidérons ſelon la nature, c'eſt vn feu qu'vne maladie & qu'vn accident amortiſſent ſenſiblement. C'eſt vn tempérament délicat qui ſe dérégle, vne heureuſe conformation d'organes qui s'vſent, vn aſſemblage, & vn certain mouvement d'eſprits qui s'épuiſent, & qui ſe diſſipent. C'eſt la partie la plus vive & la plus ſubtile de l'ame qui s'appeſantit, & qui ſemble vieillir avec le corps. C'eſt vne fineſſe de raiſon qui s'évapore, & qui eſt d'autant plus foible, & plus ſujette à s'évanouïr, qu'elle eſt plus délicate & plus épurée. Si nous le conſidérons ſelon Dieu, c'eſt vne partie de nous-mêmes plus curieuſe que ſavante, qui s'égare dans ſes penſées. C'eſt vne puiſſance orgueilleuſe, qui eſt ſouvent

contraire à l'humilité & à la ſimplicité Chretienne, & qui laiſſant ſouvent la verité pour le menſonge, n'ignore que ce qu'il faudroit ſavoir, & ne ſait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuſe fille ſe mit au-deſſus des opinions vulgaires. Parmy les erreurs, & les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de verité, qui fait regarder la vanité des choſes humaines; & c'eſt d'elle que le Sage ſemble avoir dit, que ſes lumiéres ne s'éteindroient point dans la nuit, *non extinguetur in nocte lucerna ejus.* On eſtime les biens, elle a crû qu'il falloit les recevoir de la Providence, & les communiquer par la charité. On recherche les honneurs, elle a jugé qu'il ſuffiſoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie, elle la mépriſée dés qu'elle a pû la connoître.

Agréez, MES DAMES, que je m'arreſte à ces derniéres paroles, que je me ſerve de toute vôtre attention, & que je louë ici vne de ſes actions célébres, où la force d'eſprit, & la charité Chretienne ont également éclaté. Dieu, qui imprime de

tems-en-tems la terreur de ſes jugemens dans les cœurs des hommes, par des punitions publiques, affligea la Capitale de ce Royaume d'vne maladie contagieuſe : la corruption ſe répandit d'abord ſur le peuple ; elle paſſa dans les maiſons des Grands ; elle approcha du Palais des Rois ; elle n'épargna pas vôtre famille, & vous enleva vn frere dans vn âge encore tendre, preſque ſous les yeux de vôtre charitable Mere. Helas ! ſuis-je deſtiné à r'ouvrir toutes les playes de vôtre Famille ! & de combien de morts faut-il vous renouveler le ſouvenir à l'occaſion d'vne ſeule ? Ce fut en cette rencontre que cette fille forte & courageuſe donna vn exemple mémorable de ſa fermeté. La frayeur de la mort ne luy fit point abandonner ſa Maiſon : elle voulut aſſiſter ce frere mourant, ſans craindre ces ſouffles mortels, qui portent le poiſon dans les cœurs.

Vous ſavez l'horreur qu'on a de recüeillir ces ſoupirs contagieux, qui ſortent du ſein d'vn mourant, pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui conſume l'vn menace les autres : le danger eſt preſque

égal en celuy qui ſouffre, & en celuy qui l'aſſiſte ; & l'on ne peut avoir en ſervant ces ſortes de malades, que la malheureuſe conſolation de les voir mourir, ou la triſte eſpérance de les ſurvivre de quelques jours. La Nature en cette occaſion relâche beaucoup de ſes droits, & de ſes obligations ordinaires. Les loix de la chair & du ſang ne ſont pas ſi fortes que l'horreur d'vne mort preſque inévitable. La Religion même diſpenſe de ces funeſtes devoirs ceux qui n'y ſont pas engagez par vn caractére particulier. Il eſt permis d'acheter des ſecours, & d'employer des ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'vne charité ſurabondante a dévoüées au bien public. Mais Julie s'éléve au-deſſus des ſentimens d'vne piété commune. Elle ſemble être née pour faire des actions héroïques ; elle ſacrifie volontairement vne vie douce, heureuſe, illuſtre dés ſes prémiéres années ; & par vnè conſtance admirable, elle demeure ferme au milieu d'vn péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez ſans doute cette fermeté,

que Dieu a récompenſée de tant de proſpéritez, & de tant de graces; & vous croiriez, MES DAMES, que c'eſt le dernier effort de ſa conſtance, que ce ſacrifice qu'elle a fait de ſa propre vie, ſi je ne vous faiſois ſouvenir, qu'ayant enfin trouvé vn mérite & vn cœur dignes d'elle, il y eût des dangers qu'elle craignit plus que les ſiens meſmes; il y eût vne vie qui luy fut plus chére que la ſienne propre.

Vous penſez déja aux combats, aux bleſſûres, aux victoires de ſon illuſtre Epoux; vous repaſſez dans vôtre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnez dans des tems de confuſion & de révolte, l'vn forçant des Villes par ſa valeur, l'autre gagnant des cœurs par ſon adreſſe; l'vn rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur & par l'effort de ſes armes, l'autre excitant la fidélité dans l'eſprit des peuples par la vénération qu'on avoit pour elle; l'vn perçant luy ſeul des eſcadrons entiers, ſans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même; l'autre le voyant revenir aprés vn glorieux combat tout couvert de ſang & de playes, ſans

que

que l'affliction domeſtique l'empêchaſt de travailler elle-même à la ſeûreté & au repos de la Province.

Jamais cœur ne fut preſſé d'vne plus vive douleur que le ſien ; jamais cœur ne fut ſi conſtant. Sa triſteſſe n'empêchoit pas ſa prévoyance. Ce qu'elle alloit, ce ſemble, perdre, ne luy faiſoit pas oublier ce qu'elle devoit conſerver. La tendreſſe pour ſon Epoux s'accordoit en elle avec les ſoins pour la République. Soulageant les bleſſûres mortelles de l'vn, & calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'aquittoit en même tems de tous les devoirs d'vne fidéle épouſe, & d'vne fidéle ſujete. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a réſiſté aux foibleſſes de ſon ſexe. Il reſte à vous montrer qu'elle a réſiſté à l'orgueil dans ſon élévation.

UN ANCIEN diſoit autrefois, que les hommes étoient nez pour l'action, & pour la conduite du monde, & que les Dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conſeils, la modération dans les proſperitez, & la *Thucid.*

conſtance dans la mauvaiſe-fortune. Que les Dames n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite ; que toute leur vertu conſiſtoit à être inconnûës, ſans s'attirer ni blâme, ni loüange, & que celle-là étoit ſans doute la plus vertuëuſe, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainſi, il les retranchoit de la Republique, pour les renfermer dans l'obſcurité de leur famille : de toutes les vertus morales, il ne leur accordoit qu'vne pudeur farouche ; il leur ôtoit même cette bonne réputation, qui ſemble être attachée à l'honnêteté de leur ſexe ; &. les réduiſant à vne oiſiveté qu'il croyoit loüable, il ne leur laiſſoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il eſt aiſé de reconnoître l'injuſtice de ce ſentiment : car outre que la Philoſophie nous apprend que l'eſprit & la ſageſſe ſont de tout ſexe, que les ames d'vne même eſpéce ont des mouvemens ſemblables, & qu'ayant des principes communs de raiſon & d'équité naturelle, elles ſont capables des mêmes vertus ; l'expérience nous apprend encore que Dieu ſuſcite de tems-en-tems des femmes fortes, qu'il éléve au-deſſus

des foibleſſes ordinaires de la nature, à qui il paroiſt qu'il donne vn tempérament particulier, & qu'il rend dignes de ſoûtenir de grans emplois, & de ſervir d'exemple & d'ornement à leur ſiécle.

Telle fut l'incomparable JULIE, que toute la France a ſi long-tems admirée, & que toute la France regrette aujourd'huy. Elle eut toutes les qualitez naturelles qui compoſent vn mérite éminent, & qui attirent l'eſtime & la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cét air de grandeur, & cette majeſté accompagnée de tant de graces; cét eſprit ſi ſolide & ſi délicat tout-enſemble; ce jugement ſi éclairé, & ſi incapable d'être ſurpris; cette ame ſi noble & ſi génereuſe; ce cœur ſi ſenſible à l'honneur & à la véritable gloire! Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaiſante, qui n'a jamais perdu vne occaſion de ſervir ceux qui ont eû beſoin de ſon ſecours; ces maniéres civiles, humaines, officieuſes, qui luy ont gagné tant de cœurs; cette façon de s'exprimer ſi juſte & ſi naturelle; ce tour d'eſprit particulier, qui rendoit ſa converſation ſi

agréable ; ces penſées , toûjours fondées ſur les principes de la raiſon , & ſur l'expérience du grand monde , dont elle connoiſſoit ſi-bien toutes les humeurs , tous les intéreſts , & tous les vſages ! Que ne puis-je vous dire, enfin, ce que vous ſauriez mieux que moy , ſi la douleur de l'avoir perduë, ne vous faiſoit oublier pour vn tems le plaiſir que vous avez eû de la poſſéder !

Quand vous ne ſauriez ni le nom , ni l'hiſtoire de la perſonne dont je vous parle ; quand vous auriez oublié toute la gloire de vôtre Maiſon, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire, tous les traits d'vne Dame illuſtre, capable de former l'eſprit & le cœur des enfans du plus grand Monarque du Monde, de leur inſpirer des paroles & des penſées dignes de leur rang & de leur naiſſance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres ces ſentimens élevez qui diſtinguent les ames Royales d'avec les ames du commun ; de leur apprendre l'art de ſe faire aimer de leurs Sujets, avant qu'ils ſachent ſe faire craindre de leurs ennemis ; de ſoûtenir la gloire & les eſpérances d'vn grand Royaume ; en vn

mot, d'eſtre Gouvernante d'vn Dauphin de France ? On pouvoit connoiſtre par ce qu'on voyoit en elle, ce qu'on en devoit eſpérer ; & dans le tems de la naiſſance de ce jeune Prince, il étoit aiſé de juger que Dieu, dont la Providence veille ſur les Rois & ſur les Royaumes, l'avoit deſtinée à ſon éducation, & que le Roy, dont le diſcernement eſt ſi juſte, la devoit choiſir entre toutes les perſonnes de ſa Cour pour vn employ ſi important.

Il la choiſit en effet, MES DAMES, pour luy confier ce Royal Enfant, qui fait aujourd'huy l'amour & les délices des peuples. L'ambition ni le hazard n'eûrent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prévenu par ſes vœux & par ſes deſirs, & le Souverain le fit avec connoiſſance & avec juſtice. En ce temps qu'il commençoit à ſe charger luy-même du poids des affaires, qu'il méditoit ces glorieux deſſeins qu'il a depuis exécutez, de réprimer l'injuſtice, de rétablir la diſcipline, de corriger les abus qui s'étoient gliſſez dans les loix-mêmes, d'affermir la paix dans ſes Provinces, & d'entrer dans ſes droits, ou en Conquerant,

ou en Prince pacifique: En ce tems, dis-je, que rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il a depuis toûjours pratiquées, il commençoit à récompenſer par lui-même le mérite de ſes Sujets, il crût qu'il ne pouvoit donner vne plus grande idée de ſon diſcernement & de ſa juſtice, qu'en donnant à la perſonne de ſon Royaume la plus fidéle & la plus éclairée, le ſoin le plus important de ſon Etat.

C'eſt-elle donc qui a eû la gloire de former les premiers ſentimens, & les premiéres paroles de ce jeune Prince. Pouvoit-il penſer, pouvoit-il parler plus dignement? Elle luy a montré à lever ſes mains pures & innocentes vers le Ciel, à tourner ſes premiers regards vers ſon Créateur. Elle luy a inſpiré ſes premiers vœux, & ſes premiéres priéres; elle a tiré de ſon cœur ſes prémiers ſoupirs. Combien de fois, en eſſuyant ſes larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il luy inſpirât de la tendreſſe pour ſon peuple? Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour luy vn cœur ſage & docile aux inſpirations du Ciel? Combien de fois

a-t-elle prié Dieu, qui tient en ſes mains les cœurs des Rois, d'en faire vn Prince ſelon le ſien? Et combien de fois a-t-elle fait cette priére du Prophéte: *Seigneur, donnez au Roy vôtre Jugement, & vôtre Juſtice au fils du Roy?* Je laiſſe ces inſtructions ſi vtiles, & ces maximes ſi pures qu'elle luy a depuis inſinuées; je laiſſe celles qu'elle euſt pû luy inſinuër, ſi Dieu luy euſt prolongé le cours de ſes années. Je me contente de dire, qu'il n'y eût jamais d'attachement plus fort que celuy qu'elle eût pour ce Prince. Qui pourroit exprimer la joye qu'elle reſſentoit lors qu'elle voyoit paroître ſes bonnes inclinations, croître ſes bonnes habitudes, & germer ces précieuſes ſemences de gloire & de vertu qu'elle avoit jettées avec tant de ſoin dans ſon cœur? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle reſſentit, lors que la Providence de Dieu la retira de cét employ, où elle étoit autant liée par l'inclination & par la tendreſſe, que par la fidélité & par le devoir? Pſal. 71.

En effet, il n'y a rien de ſi aimable que l'enfance des Princes deſtinez à l'Empire,

lors-qu'ils donnent des marques d'vn naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majeſté de Dieu, tempérez des ombres de la foibleſſe des hommes. Ce ſont des Soleils dans leur Orient qui réjouïſſent les yeux, & qui ne les ébloüiſſent pas encore; chacun cherche ſur leur viſage des préſages de ſon bonheur avenir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondemens des eſpérances publiques. Ils ſont d'autant plus aimez, qu'ils n'ont rien qui les faſſe craindre; & ils régnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne régnent pas encore dans leurs Etats.

La Majeſté des Rois inſpire plus de reſpect que de tendreſſe. C'eſt vne eſpéce de religion civile, & de culte politique qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravez ſur le front de ceux à qui il daigne communiquer ſa puiſſance. Ils ont beau deſcendre juſqu'à nous, nous n'oſerions nous élever juſqu'à eux. Quoy qu'ils ſoient les Peres des peuples, ils en ſont les Maîtres & les Souverains. Quelque foibleſſe qu'ils puiſſent avoir, l'homme ſe cache, pour ainſi dire, ſous le Monarque; & quelque bonté qu'ayent

qu'ayent les Rois, ils ont toûjours l'éclat & la pompe de la Royauté. Mais lors qu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne; qu'on ne voit dans leurs yeux, & ſur leur viſage, que des traits de douceur & d'innocence; qu'ils ſont encore aſſez dociles pour entendre la vérité; & qu'au lieu d'vne grace, qu'vn Ancien diſoit que Dieu donne à chaque Souverain, pour temperer l'auſtérité du commandement, il ſemble que toutes les graces enſemble les accompagnent : Alors il ſe fait des impreſſions d'amour & de tendreſſe dans les cœurs de ceux qui les voient, & beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, & qui doivent être les inſtrumens de la félicité publique. *Xenoph.*

Y eût-il jamais de Gouvernante plus zélée? Y eut-il jamais de jeune Prince plus aimable? Jugez par là combien cette ſeparation luy fut ſenſible. Elle ne pût s'en conſoler que par l'obéiſſance qu'elle rendoit au plus grand & au plus ſage de tous les Rois, & par l'honneur qu'elle avoit de paſſer au ſervice de la plus grande & de la plus pieuſe Reine du monde.

Mais helas ! il falloit ſe préparer à des ſeparations bien plus ſenſibles. O mort ! cruelle mort ! que ne luy laiſſois-tu plus long-tems le plaiſir de voir le fruit de ſes travaux ! Que n'a-t-elle veû accomplir la plus grande partie de ſes eſpérances ! Que n'a-t-elle veû éclater ces grandes qualitez dont elle avoit formé les principes ! Belle ame qui repoſez maintenant dans le ſein de la paix & du repos éternel, je ſay que c'eſt preſque la ſeule douceur qui vous a fait ſouhaiter de vivre. Mais s'il vous reſte encore quelque ſentiment pour le monde que vous avez quitté, penſez que ces vertus naiſſantes ſe fortifient, que vôtre ouvrage ſe perfectionne tous les jours, qu'vne partie de vous-même acheve ce que vous avez commencé ; que vôtre illuſtre Epoux employe à cette éducation ſi importante cét eſprit que vous avez tant eſtimé, cette ame qui eſt encore vnie ſi étroitement à la vôtre, ce cœur où vous eſtes encore vivante ; & que dans la douleur de vous avoir perduë, il a la conſolation de retrouver encore quelque choſe de vous dans l'eſprit & dans les actions de cét admirable Enfant qu'il éléve.

Pourquoy interrompre, MES DAMES, par ces idées funeſtes la relation glorieuſe de ſes honneurs & de ſes charges? Ce ſeroit ici le lieu de vous la repreſenter dans le plus grand éclat de ſa vie, honorée de l'eſtime & de la confiance de ſes Maîtres, comblée de toutes les graces qui pouvoient tomber ſur ſa perſonne, ou ſur ſa famille, ſuivie de tous ceux qui reconnoiſſoient le mérite, ou qui adoroient la faveur: Mais je ſay qu'elle n'a jamais mis ſa confiance qu'en Dieu ſeul; & je me ſouviens que je parle à des Epouſes de JESUS-CHRIST, qui menent vne vie humble & penitente, & pour qui toute grandeur humaine n'eſt que vanité. Ne penſons donc à cette gloire, à cét éclat, à ces dignitez, que pour connoître le bon vſage qu'elle en a fait.

Les Honneurs ſont inſtituez pour récompenſer le mérite, pour exercer la ſageſſe, & pour être des occaſions de faire du bien: Auſſi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, juſtes, charitables, qui les reçoivent ſans empreſſement, qui les poſſédent ſans orgueïl, qui les retiennent ſans intéreſt. Mais l'eſprit du monde en a per-

verti le veritable vſage. On les brigue ſans les mériter ; on en abuſe, quand on les a obtenus ; on n'en veut jouïr que pour ſoy, quand on les poſſéde. L'ambition les aquiert par des voyes même criminelles ; la vanité les regarde comme des préférences, & des diſtinctions du reſte des hommes ; & l'injuſtice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit ſe communiquer aux autres. Nôtre illuſtre Ducheſſe a évité ces écueïls ; elle n'a pas recherché les honneurs, quoy qu'elle les ait méritez. Elle ne s'eſt pas toûjours ſervie de toute l'autorité qu'elle auroit pû prendre. Elle a employé tout ſon credit pour aſſiſter tous ceux qui ont eû beſoin de ſon ſecours.

Si la grandeur & la tranquilité de ſon ame avoient été moins connûës, je vous dirois ſeulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices, que les ambitieux appellent la Science du monde, & le ſecret de parvenir ; & qu'elle ne s'eſt inſinüée à la Cour, ni par de preſſantes ſollicitations, ni par de lâches flateries. Mais je puis paſſer plus avant, & dire qu'elle a élevé ſon eſprit au deſſus des fauſſes idées des hommes ;

qu'elle a regardé ſans envie ce qui étoit au deſſus de ſa fortune, comme elle a veû ſans mépris tout ce qui paroiſſoit au deſſous d'elle ; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, & non pour ſon éclat, & pour ſes récompenſes ; & qu'enfin les honneurs l'ont trouvée, ſans qu'elle ait eû le ſoin de les chercher.

Rappellez dans vôtre memoire, MES DAMES, les commencemens de ſes Emplois. Elle étoit accablée d'vne dangereuſe maladie : & comment euſt-elle fait des vœux pour ſa fortune, elle qui n'en faiſoit preſque pas pour ſa guériſon ? Eût-elle eû des prétenſions pour la gloire de la terre, lors qu'elle approchoit ſi fort de celle du Ciel ? Luy pouvoit-on briguer des Charges, lors qu'on étoit aſſez occupé à luy conſerver vn reſte de vie ? On ne demandoit pas de ces grandes proſperitez, c'étoit aſſez de ne la point perdre ; & dans le danger où elle étoit, on n'avoit à ſolliciter que le Ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de ſa famille, en même tems qu'il exauçoit ceux de la France. Il fit naiſtre vn Prince qui devoit être l'heritier de ce

grand Royaume ; il empêcha de mourir celle que ſa Providence avoit deſtinée pour ſa Gouvernante.

Ce n'eſt pas aſſez que d'entrer ainſi dans les honneurs, ſi l'on n'en vſe avec modération quand on les poſſéde. Ceux qui ſavent regler leurs deſirs ne reglent pas toûjours leur autorité. L'orgueïl, qui eſt preſque inſéparable de la faveur, eſt vn poiſon pénétrant & ſubtil, qui ſe gliſſe inſenſiblement dans l'ame des grands ; & ceux mêmes qui n'étoient pas ambitieux dans vne condition médiocre, deviennent quelquefois inſolens, lors qu'ils ſe trouvent dans vne plus grande élevation. Mais l'admirable JULIE ne ſe laiſſa point ébloüir à l'éclat des dignitez du ſiécle. Plus elle fut élevée, & plus elle parut modeſte. Elle connoiſſoit le fond de la vanité ; & pleine de ces réflexions judicieuſes qui fortifient l'eſprit contre les fauſſes opinions du monde : *Qu'eſt-ce que nous faiſons*, diſoit-elle vn jour ; *& qu'eſt-ce que nous prétendons avec nôtre orgueïl ? Toutes nos Charges tomberont bientoſt avec nous ; la mort confondra les cendres de celles qui brillent à la*

Cour, & de celles qui ſont obſcures dans la retraite; & toute la différence ne va qu'à quelques titres de plus ou de moins dans nos Epitaphes. Toute ſon étude étoit d'employer vtilement ſon credit; & l'on peut dire d'elle qu'ayant eû ſelon le monde des ſujets, & ſouvent des occaſions favorables de ſe reſſentir des injuſtices qu'on luy avoit faites, elle a toûjours ſacrifié ſes reſſentimens, & n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ſes ennemis, ou pour mieux dire ſes envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire, elle dont le propre caractére étoit d'être bienfaiſante, & qui, pour me ſervir des termes d'vn célébre Romain, ne paroiſſoit pas tant vne Dame mortelle, qu'vne divinité favorable à tous les malheureux? Elle ſavoit que ceux qui ont accés auprés des Rois, doivent ſelon leur pouvoir, leur preſenter les ſupplications & les larmes de leurs Sujets, comme font ces Anges de paix, qui portent vers le trône de Dieu les vœux des Juſtes, & les encens de leurs ſacrifices. Elle ſavoit que les Grands ſont d'autant plus les ima-

Valer. Max. lib. 4. c. 2.

ges de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, & qu'ils ne ſemblent être nez que pour exercer la charité. Elle ſavoit enfin qu'on a beſoin d'interceſſion & de faveur à la Cour, où les injures ſont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on mépriſe ceux que la fortune a abandonnez, où toute l'envie attaque les puiſſans, & nulle pitié n'aſſiſte les foibles, & où l'on croit faire grace à des malheureux, quand on n'acheve pas de les opprimer.

Elle aimoit mieux employer ſon crédit pour les intéreſts des autres, que de le ménager pour les ſiens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaiſir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Falloit-il appuyer vne prétenſion raiſonnable? faire connoître vn mérite caché? obtenir vne grace douteuſe? donner de bonnes impreſſions d'vne fidélité renduë ſuſpecte? faire valoir vn ſervice rendu? adoucir vne faute pardonnable? donner vn avis ſalutaire? procurer vn petit établiſſement? Elle étoit toûjours preſte à ſolliciter: ſemblable à ces fleuves, qui roulant leurs flots avec majeſté, arroſent des terres ſteriles & ſéches;

ſeches ; & récueïllant des eaux qui ſe perdroient dans les Campagnes, vont porter à la mer leur tribut, & celuy des ruiſſeaux dont ils ſont groſſis.

Sa maniére de faire du bien étoit toûjours plus agréable que le bienfait. Elle écoutoit ſans ſe rebuter les importuns mêmes, & les graces accompagnoient juſqu'à ſes refus. Sa ſageſſe luy faiſoit choiſir les momens favorables pour demander ; & je dis d'elle, ce que le Sage a dit de la femme forte, qu'il y avoit vne Loy de douceur qui conduiſoit ſa langue, & vn eſprit de prudence & de diſcernement qui regloit toutes ſes paroles: *Os ſuum aperuit ſapientiæ, & lex clementiæ in lingua ejus.* Prov. c. 31. Auſſi lors que Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avoit renduë ſi vtile, & où ſa memoire eſt en benediction ; en vn tems où chacun juge de ſon prochain avec liberté ; où l'on fait le recueïl des bonnes & des mauvaiſes qualitez de ceux qui meurent ; & où chacun retraçant dans ſon eſprit les ſujets qu'il a de s'en loüer ou de s'en plaindre, ſelon ſes paſſions, fait leur épitaphe à ſa mode: Que de regrets ſincéres ! que d'éloges non ſuſpects ! que de témoignages publics d'e-

ſtime & de reconnoiſſance ! Ceux dont elle a preſenté les vœux, ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtez les ſacrifices de leurs larmes ou de leurs priéres. Les familles qu'elle a aſſiſtées, & qui luy doivent le repos dont elles joüiſſent, luy ſouhaitent inceſſamment le repos éternel devant Dieu. Les Villes les plus nombreuſes aſſemblent leurs peuples, pour luy rendre pompeuſement des devoirs funébres. Les Provinces qu'elle a autrefois édifiées par ſa piété, & par les aumônes qu'elle y a répanduës, retentiſſent du bruit de ſes loüanges. Les Prêtres offrent pour elle le Sacrifice de JESUS-CHRIST ſur les Autels, & les Pauvres qu'elle a ſecourus demandent à Dieu pour elle la miſericorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous penſé, MES DAMES, vous qui avez connû les dangers du monde dés vôtre enfance, & qui en avez craint la corruption, qu'on en pûſt faire vn ſi bon vſage, & qu'on pût tirer les moyens de ſon ſalut de cét éclat & de cette abondance, qui ſont ſi ſouvent des occaſions de malheur & de ruine pour les ames ? Ne croyez pas pourtant que pour conſoler ou pour flater vôtre douleur, je

vueille exagerer la vertu de celle que vous pleurez, & la juſtifier elle & le monde tout enſemble. A Dieu ne plaiſe que je cherche des matiéres d'éloge aux dépens de la vérité, & que par vne fauſſe complaiſance je tâche d'accorder l'eſprit du ſiécle, & l'eſprit de JESUS-CHRIST, contre les regles de l'Evangile.

Je ſay que ſa vie a été reglée; mais peut-elle avoir été aſſez pure, aſſez dégagée, aſſez Chretienne? Dieu l'a délivrée des grands déreglemens qui ſont preſque inſéparables de la faveur & de la fortune; mais a-t-elle évité ces foibleſſes attachées à la nature, ces deſirs ſéculiers dont parle Saint Paul, ces conſidérations humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-mauvaiſes, ces molles condeſcendances, cette inutilité de vie, ces affections tiédes pour ſon ſalut? A-t-elle été exemte de ces defauts, qui ſont inévitables dans le monde, où la cupidité domine ſur les ames les plus deſintéreſſées, où les eſprits les plus fermes ſont entraînez par l'exemple & par la coûtume, où ſi l'on ne ſe pert, au moins on s'égare ſouvent, & ſi l'on ne refuſe ſon cœur à Dieu, au moins on le partage entre luy & les créatures?

Ainſi quelques vertus que nous ayons remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais outre qu'elle a paſſé ces années dangereuſes auprés d'vne Reine auſſi illuſtre par ſa piété, que par ſon rang & par ſa naiſſance ; qui eſt plus ſouvent au pied des Autels, que ſur le trône, & de qui l'on peut apprendre des vertus capables de ſanctifier la Cour même : Je conſidére qu'elle a racheté ſes pechez par les aumônes qu'elle a répanduës ſecretement dans le ſein des Pauvres, & qu'elle les a expiez par vne longue pénitence qu'elle a ſoûtenuë avec beaucoup de force. C'eſt la troiſiéme partie de ce diſcours.

SI L'ILLUSTRE DUCHESSE, dont nous avons veû les proſpéritez, euſt fini ſes jours dans les plaiſirs & dans la joye du ſiécle ; ſi toute éblouïe de l'éclat de ſa fortune, elle fuſt entrée dans l'horreur & dans les ténébres du tombeau ; ſi ſortant du Palais des Rois, elle ſe fuſt trouvée devant le Tribunal de Dieu ; je ne parlerois de ſa mort qu'en tremblant, & je vous exciterois à la pleurer, deûſſiez-vous interrompre le cours de cét éloge funébre par vos ſoûpirs & par vos larmes.

Je ſay bien que l'Egliſe qui connoît le prix & l'efficace du Sang de JESUS-CHRIST, ne deſeſpére jamais du ſalut de ceux qui meurent dans ſa Foy, & dans l'vſage de ſes Sacremens; que Dieu exerce quand il veut ſes jugemens de miſericorde ſur ſes Eleûs; qu'il a des graces vives & pénétrantes, qui conſument en peu de tems toute l'impureté que le commerce des hommes, & l'air contagieux du monde laiſſent dans les cœurs; & qu'il y a de précieux momens de charité, qui valent des années de penitence. Mais je ſay auſſi qu'il faut avoir ſouffert avec JESUS-CHRIST, pour regner avec JESUS-CHRIST; qu'il faut ſe réconcilier avec Dieu par la priére, par les larmes, par la retraite, quand on a ſuivi le monde ſon ennemi. Je ſay que la penitence de ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à la mort doit être ſuſpecte; que leur triſteſſe eſt ſouvent vn regret de mourir, plûtoſt qu'vne douleur d'avoir mal vêcu; que leur abbattement vient de la foibleſſe de la nature, plûtoſt que du zele de la charité, & que leurs ſoûpirs ſont plûtoſt des effets d'vne crainte humaine, que des fruits d'vne ſolide penitence.

Je rends graces à Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, de nous avoir délivré de ces craintes. Je parle avec confiance d'vne mort Chretienne, préparée par des infirmitez ſenſibles & humiliantes, par vn retranchement des plaiſirs & des conſolations humaines, par vne langueur affligeante, par vne ſoumiſſion entiére à la volonté de Dieu, & par vne longue patience.

Les Saints Canons ordonnoient autrefois aux penitens d'être pluſieurs années dans vn état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des ſacrez Myſtéres. Ils ſe ſacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au Sacrifice de JESUS-CHRIST; ils demeuroient proſternez aux portes des Temples ſacrez, avant que d'oſer approcher du Sanctuaire : trop heureux d'entrer dans la joye du Seigneur par les larmes & par les ſouffrances, & de tâcher d'appaiſer ſa juſtice, avant que de joüir de ſes faveurs. Ce que la diſcipline de l'Egliſe avoit établi, la Providence de Dieu l'a exécuté ſur vôtre vertueuſe ſœur, MES DAMES. Il a rompu les liens qui l'attachoient au monde, pour l'attirer dans la céleſte Jeruſalem. Il

l'a purifiée par l'exercice de ſa patience, afin qu'elle fuſt digne d'entrer dans ſa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever juſqu'à luy; & par trois ans de penitence, il l'a diſpoſée à jouïr d'vne éternelle félicité.

Vous repreſenteray-je ici ſes infirmitez naiſſantes, ces forces qui diminuënt tous les jours, je ne ſay quel poids qui l'accable inſenſiblement, vne foibleſſe impréveûë, qui l'arreſte au milieu de ſes grands emplois? Vous diray-je qu'elle recueïllit mille fois ce qui luy reſtoit de force pour s'aquiter de ſes devoirs ordinaires; que ſon cœur ne ſe reſſentit jamais de l'abbattement de ſon corps, que ſon zele la ſoûtint dans les défaillances de la nature, qu'elle ſacrifia ſa ſanté, toute foible & toute vſée qu'elle étoit, à l'honneur d'être auprés d'vne grande Reine; & que de tous les maux qu'elle ſouffrit, elle ne ſe plaignit jamais que de l'impuiſſance où elle étoit de la ſervir. Laiſſons ces circonſtances, qui tiennent encore vn peu du monde, & paſſons de ces vertus civiles aux vertus Chretiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de ſa

penitence ; & la violence qu'elle ſe fit, en s'éloignant de la Cour, où l'habitude, les honneurs, les graces, l'inclination même reſpectueuſe qu'elle avoit pour le Prince, la tenoient ſi étroitement liée ; cette violence, dis-je, fut le premier ſacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il eſt difficile de ſe réduire à la ſolitude, lors qu'on a vêcu long-tems dans la Cour des Rois ! Les yeux accoûtumez à voir la figure de ce monde qui paſſe, par les endroits les plus éclatans, ſont toûjours prêts à ſe fermer, lors qu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curioſité, ou leur convoitiſe. L'eſprit rempli d'idées magnifiques, qui ſe plaît à ſe perdre dans ſes vaſtes penſées, s'ennuïe dés qu'il ſe trouve renfermé en luy-même, & reſſerré en vn petit nombre d'objets languiſſans qui ne le frappent que foiblement : L'ame accoûtumée a être émûë par de grandes paſſions qui l'agitent vivement, n'eſt plus touchée de ces impreſſions foibles & légéres qu'elle reçoit dans la retraite. De-là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoy que difficile & tumultuëuſe. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment, ne laiſſent pas enfin de s'y plaire. La patience

ce y eſt ſoûtenuë par le deſir, & le deſir par l'eſpérance. C'eſt cét enchantement dont parle le Sage. Il s'y fait vn engagement preſque involontaire. On y reconnoît ſa ſervitude ; & l'on n'y craint rien tant que ſa liberté : & quelque peine qu'on ait a y être, il eſt inſupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briſer les chaînes de ces eſclaves, de rompre le charme qui les éblouït, & de remplir de vos véritez adorables des eſprits & des cœurs que le monde que vous avez vaincu occupe de ſes vanitez. Faſcinatio nugacitatis, *Sap. c. 4.*

Voilà la grace qu'il a faite à cette illuſtre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la ſolitude, pour parler à ſon cœur dans le ſecret & dans le ſilence. Elle eſt ſortie de l'Egypte, & par des deſerts ſecs & ſtériles, elle a paſſé dans cette terre heureuſe, où coule le lait & le miel. Elle a regardé ſes derniéres années, comme des reſtes d'vne vie qu'elle avoit partagée, & qu'elle ne vouloit plus conſacrer qu'à Dieu ſeul. Cette imagination autrefois ſi vive, ne luy repréſentoit plus le monde qu'en éloignement. Cette mémoire qui avoit été ſi prompte & ſi préſente, devint toute

vuide des eſpéces & des images du ſiécle : Dieu voulant par vn triſte, mais heureux abbattement, qu'elle ne penſât plus qu'à luy, qu'elle ne ſe ſouvinſt que de luy, qu'elle ne fuſt ſenſible que pour luy.

Aprés cette ſéparation, accablée ſous le poids de ſes infirmitez, elle s'appliqua à les ſouffrir chretiennement ; & cette grandeur d'ame qui avoit éclaté dans toutes les actions de ſa vie, parut encore dans ſa patience. Quelqu'vn dira peut-être, qu'elle n'a pas reſſenti de ces douleurs aiguës, qui font qu'on regarde la mort comme vne conſolation, & la vie comme vn ſupplice ; que ſa croix a été plus incommode que peſante ; & que cette langueur, qui la conſumoit inſenſiblement, étoit plûtoſt vne privation de plaiſirs, qu'vne peine. Il eſt vray qu'elle n'a pas ſouffert de ces cruëlles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, & qui épuiſent en vn moment toute la conſtance d'vn malade. Dans la défiance où elle étoit de ſes propres forces, elle avoit ſouvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât ; & il ſembloit qu'il l'euſt exaucée. Mais ſi ſa miſéricorde a adouci la rigueur de ſa pénitence, ſa juſtice en a

augmenté la durée; & il n'a pas fallu moins de force à ſoûtenir cette longue épreuve, que ſi elle avoit été plus courte & plus rigoureuſe.

En effet, dans les maux violens, la nature ſe recüeille toute-entiére, le cœur ſe munit de toute ſa conſtance. On ſent beaucoup moins à force de trop ſentir; & ſi l'on ſouffre beaucoup, on a toûjours la conſolation d'eſpérer qu'on ne ſouffrira pas long-tems. Mais les maladies de langueur ſont d'autant-plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut ſupporter, & les maux & les remédes, auſſi fâcheux que les maux mêmes. La nature eſt tous les jours plus accablée; les forces diminuënt à tous momens, & la patience s'affoiblit auſſi-bien que celuy qui ſouffre. C'eſt ici que nous pouvons appliquer à nôtre femme forte ce que Salomon a dit de la ſienne: *Accinxit fortitudine lumbos ſuos;* qu'elle a ramaſſé toutes ſes forces pour combattre cette langueur ennemie, qui luy ôtoit inceſſamment quelque partie d'elle-même, & qui luy portoit tous les jours quelque trait mortel dans le ſein. Prov. 31.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale? La douleur a-t-el-

le jamais tiré de ſa bouche, ou de ſon cœur, je ne dis pas vne plainte amére, vne parole de murmure, mais vn ſeul mouvement d'impatience, vne parole d'inquiétude? A-t-elle trouvé ſa pénitence trop longue, ou trop rigoureuſe? A-t-elle crû que ſa croix étoit trop dure, ou trop affligeante? Ames ſaintes devant qui je parle, accoûtumées à porter le joug du Seigneur dés vos plus tendres années, élevées aux pieds des Autels, à l'ombre de la Croix de JESUS-CHRIST, conſommées dans l'exercice d'vne pénitence auſtére, ſouffrez-vous avec plus de conſtance & de foy les peines que Dieu vous envoie? J'atteſte vos cœurs & vos conſciences; conſervez-vous plus religieuſement qu'elle la paix intérieure dans vos ſolitudes? Non, non; lors que la providence de Dieu l'a ſéparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de généroſité que vous en avez eû à les fuïr. Sortant du Louvre elle a pratiqué des vertus, que l'on n'apprend, ce ſemble, que dans les Cloîtres; & aprés s'être aquitée de tous ſes devoirs à la Cour, elle a ſouffert, comme vous ſouffrez dans vos Cellules, ſans murmurer, & ſans ſe plaindre.

Que dis-je, MES DAMES, ſans ſe plaindre ? Oublié-je ce que j'ay veû, ce que j'ay ouï? Ces ſoûpirs ſortis du fond de ſon cœur, cette triſteſſe peinte ſur ſon viſage, ces paroles mêlées de douleur & de crainte? Ne craignez rien qui faſſe tort à ſa mémoire, & à ſa vertu. Cette émotion, dont je vous parle, n'étoit pas vne foibleſſe d'eſprit; c'étoit vn zéle de pénitence. Ce n'étoit pas vne marque d'attachement à la vie; c'étoit le regret d'avoir eû ſujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuſe, & de ne ſouffrir pas aſſez; & rappelant dans l'amertume de ſon amê ces années qu'elle avoit paſſées dans les honneurs & dans la gloire: *Je ne me plains pas de mourir*, diſoit-elle, *je me plains d'avoir vécu trop heureuſement. Les peines que le Ciel m'envoie, ne ſont pas proportionnées aux proſpéritez que j'en ay receuës; & je ſouffre de ce que je ne ſouffre pas aſſez.* Et nous rechercherons aprés cela, pécheurs & mortels que nous ſommes, vne joye qui paſſe & qui ne laiſſe que du regret! Et nous prendrons pour objet de nôtre ambition ces honneurs, qui doivent être vn jour des ſujets de triſteſſe & de crainte! Et nous ap-

pellerons bonheur de nôtre vie, ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à nôtre mort!

Pardonnez, MES DAMES, cét emportement. Ce que je dis pour confondre les perſonnes du ſiécle, doit ſervir à vous conſoler, & à vous faire comprendre que vous eſtes heureuſes d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs & aux proſpéritez mondaines: heureuſes encore de ce que vôtre illuſtre Sœur, aprés en avoir eû tout l'éclat, en a reconnû toute la miſére. Ouï, elle a connû qu'il y avoit en elles je ne ſay quelle malignité qui les rendoit ſouvent criminelles, & toûjours au moins dangereuſes. Elle a crû qu'il falloit employer vne partie de ſa vie à pleurer celle où le monde avoit eû trop de part. Elle n'a plus penſé qu'à accomplir ſon tems de pénitence, & n'a pas même voulu ſouhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience; être dans l'indifférence de la maladie ou de la ſanté; ne regretter pas ſes proſpéritez paſſées; ne deſirer pas même d'être délivrée des langueurs preſentes: Cette ſuſpenſion de deſirs entre la vie & la mort, & cette

volonté ſoumiſe à celle de Dieu, ne ſont-ce pas des caractéres d'vne ame chretienne? Triſtes, mais fidéles témoins de ſes derniers ſentimens, combien de fois vous a-t-elle dit: *Je ne fais point de vœux pour ma ſanté; j'en fais qui ſont plus dignes de Dieu, qui ſont plus importans pour moy. Je luy demande qu'il me ſauve, & non pas qu'il me guériſſe?* Qu'elle étoit éloignée de la foibleſſe ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmitez? Ils ſe flattent inceſſamment de l'eſpérance de leur guériſon. Accablez de douleur & d'ennuï, ils emploient toute la force qui leur reſte à faire des vœux pour leur ſanté. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au Ciel, ils y adreſſent leurs ſoûpirs. Une partie d'eux-mêmes eſt déja morte, que l'autre deſire de vivre. Lors même qu'ils ſouhaitent l'immortalité, ils voudroient arreſter la mort qui les y conduit; & s'approchant du Ciel où ils aſpirent, ils regardent encore, preſque ſans y penſer, la terre qu'ils quittent: tant le deſir de vivre eſt naturel à tous les hommes; tant on eſpére ce qu'on deſire.

Nôtre généreuſe malade s'eſt regardée comme vne victime deſtinée au ſacrifice;

elle a veû venir le coup ſans demander grace. Elle n'a pas ſouhaité de vivre, quoy qu'elle eûſt vêcu avec tant d'éclat, & tant de douceur; elle n'a pas ſouhaité de mourir, quoy que ſa vie languiſſante luy fuſt à charge. Abbatuë par ſes maux, & non par ſes chagrins, elle n'avoit que le deſir d'accomplir la volonté du Seigneur, deût-il prolonger ſes jours pour prolonger ſes peines, deût-il augmenter ſes douleurs, pour conſommer ſa pénitence.

La Providence de Dieu a permis, MES DAMES, que vous l'ayez veûë en cét état. Ceux qui admiroient ſa fermeté, perdirent la leur; ceux qui la plaignoient paroiſſoient preſque les ſeuls à plaindre. La pitié fut plus cruëlle que la douleur; & ceux qui voyoient le mal étoient plus triſtes & plus changez que celle même qui le ſouffroit. Je recüeillirois ici volontiers tous les ſentimens tendres & généreux de ſon illuſtre Epoux. Je vous renouvellerois le ſouvenir de cette affliction ſi chretienne, de ces priéres ſi touchantes, de ces exhortations ſi vives & ſi pieuſes, de cette triſteſſe ſi ſage & ſi forte tout-enſemble, & de cette cha-

rité

rité ſenſible, qui ſelon les termes de l'Epouſe des Cantiques, fait ſur nous les mêmes impreſſions que la mort. Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui eſtes déja ſi touchées de la perte que vous avez faite?

Fortis eſt vt mors dilectio. *Cantic. c. 8.*

Eloignons encore vn-peu, ſi nous pouvons, ces idées funeſtes de mort: ceſſons de penſer à nôtre Héroine, pour admirer la tendreſſe & la piété de ſon illuſtre Fille. Nous l'avons veûë deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantoſt elle employoit ſes pieuſes mains au ſoulagement de la malade; tantoſt elle les levoit au Ciel pour demander à Dieu ſa ſanté. Attachée auprés de ſon lit, où elle ſacrifioit toute ſa joye, proſternée aux piés des Autels, où elle offroit à Dieu toutes ſes peines, elle ſe partageoit entre ſes ſoins, & ſes priéres, en vn âge où les devoirs domeſtiques paſſent pour contrainte, & où il ſemble qu'on ne doive vivre que pour ſoy; en vn ſiécle où la diſcipline des mœurs eſt relâchée, où les liens du ſang & de la nature ne ſerrent preſque plus les cœurs, & où il ne reſte de l'an-

cienne piété qu'autant qu'il en faut pour la bienſéance. Que Dieu & la Nature luy rendent ce qu'elle a fait pour l'vn & pour l'autre, & luy donnent des enfans qui ſoûtiennent la gloire de leur naiſſance, & pour dire encore plus, qui luy reſſemblent, & qui ayent pour elle ces ſentimens tendres & reſpectuëux qu'elle a conſervez pour ſon incomparable Mere juſqu'à ſa mort!

Mais, helas! je prononce ſans y penſer cette funeſte parole; & quelque digreſſion que je cherche, je reviens malgré-moy à ce cruël ſujet de mon diſcours. Retenons nos larmes: ce ſeroit faire tort à la mémoire de cette femme forte, que de montrer de la foibleſſe. Parlons de ſa mort, s'il ſe peut, auſſi conſtamment qu'elle eſt morte.

Qui eſt celuy qui ne frémiſſe au ſeul nom de la mort? Qui ne ſoit ſaiſi d'horreur & de crainte à la veûë de la mort d'autruy, & à la ſimple penſée de la ſienne propre; ſoit par vne prévention d'eſprit, qui nous fait regarder la fin de nôtre vie comme le plus grand de tous nos malheurs; ſoit par vne providence de Dieu, qui veut que l'homme reſſente l'amertume des maladies, & de la mort, depuis qu'il a perdu par ſon péché le

plaiſir d'être ſain, & d'être immortel; ſoit enfin, par vn juſte, mais terrible jugement de Dieu, qui laiſſe quelquefois dans les frayeurs de la mort, ceux qui ont paſſé leur vie dans les plaiſis & dans la molleſſe, & qui abandonne à leur crainte & à leur douleur, ceux qui ſe ſont abandonnez à leurs deſirs, & à leurs paſſions déréglées. Alors on s'effraye à la veûë d'vn Confeſſeur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des Arreſts de mort. On éloigne les derniers Sacremens, comme ſi c'étoient des myſtéres de mauvais augure. On rejette les vœux & les priéres que l'Egliſe a inſtituées pour les mourans, comme ſi c'étoient des vœux meurtriers & des priéres homicides. La Croix de JESUS-CHRIST, qui doit être vn ſujet de confiance, devient à ces eſprits lâches vn objet de terreur; & pour toute diſpoſition à la mort, ils n'ont que l'appréhenſion, ou la peine de mourir. Quels funeſtes égards! quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien-loin de leur faire voir leur perte infaillible, à-peine les avertit-on de leur danger; & lors même qu'ils ſont mourans, on n'oſe preſque leur dire qu'ils ſont mortels. Cruëlle pitié, qui les perd, de peur de les effrayer! Crainte

funeſte, qui les rend inſenſibles à leur ſalut!

La mort de nôtre illuſtre Ducheſſe n'a pas été de ces morts impréveûës ou diſſimulées. Elle l'a veûë pluſieurs fois dans ſon plus terrible appareil, ſans en eſtre émuë. Elle l'a ſentie ſur elle-même, ſans s'étonner. Cette langueur, ces abbatemens, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne la luy faiſoient-ils pas éprouver pas avance? Ces recheûtes, ces agonies fréquentes ne luy ſervoient-elles pas comme d'apprentiſſage à bien mourir? La main de Dieu qui donne la vie & la mort, qui conduit ſur le bord du tombeau, & qui en retire, ſembloit l'immoler, & la faire revivre pluſieurs fois, pour la diſpoſer à ſon dernier ſacrifice. La deſolation de ſes domeſtiques, les entretiens & les avis pieux & ſincéres de ſon Directeur; le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST receûs pluſieurs fois comme Viatique; la ſainte Onction des mourans appliquée deux fois en moins d'vne année, n'étoient-ce pas des avertiſſemens qu'il falloit ſe préparer à la mort? Ces derniers remédes que l'Egliſe employe pour le ſalut des Fidéles, ne faiſoient-ils pas voir l'extrémité de ſa maladie?

Le courage qu'elle témoignoit en ſouffrant, faiſoit qu'on luy parloit hardiment de ſes ſouffrances. Ceux-là mêmes qui prenoient le plus de part à ſa vie, oſoient luy annoncer ſa mort. Cependant, vîtes vous changer ſon viſage? Ses yeux furent-ils jamais moins ſereins? Perdit-elle quelque choſe de ſa tranquilité ordinaire? Sa voix fut-elle moins ferme juſqu'à la fin? Il eſt vray qu'elle n'en eût que pour Dieu dans ſes derniers jours. L'interrogeoit-on ſur ſes maux? Luy faiſoit-on des queſtions plus néceſſaires pour ſon ſoulagement que pour ſon ſalut? Elle étoit muëtte, elle eſtoit inſenſible. Luy parloit-on des diſpoſitions à la mort? Elle recüeilloit dans ſon ſein tout ce qui luy reſtoit de force & de ſentiment, pour rendre raiſon des mouvemens de ſon ame; & ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de ſa réſignation & de ſa Foy.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, & à finir par où j'ay commencé. Car que me reſte-t-il à vous dire, MES DAMES? Vous repreſenteroisje des exemples? Vôtre Profeſſion vous engage aſſez à vne vie pénitente. Vous

marquerois-je la fragilité des grandeurs & des plaiſirs du ſiécle? Je vous ay déja dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à modérer vôtre douleur? Vous n'eſtes pas de ces Ames payennes, qui n'ayant point d'eſpérance ſolide, n'ont point auſſi de véritable conſolation. Je chercherois peut-être dans les raiſonnemens des Philoſophes, & dans la perſüaſion de la ſageſſe humaine, ce qu'il faut trouver dans les pures ſources de la vérité. Il faut que JESUS-CHRIST vous parle luy-même, comme il parloit autrefois à deux Sœurs, illuſtres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercées, & par vne affliction pareille à la vôtre. Il vous dira; Cette Sœur que vous
Ioan. c. 11. pleurez n'eſt pas morte. Tous ceux qui croient & qui vivent en moy, ne mourront jamais. Vous l'avez, ce ſemble, perduë; au moins vous l'avez pleurée. Cependant, elle eſt vivante en moy, qui ſuis la reſurrection & la vie. Ne le croyez-vous pas ainſi? Si je pénétre dans vos ſentimens; ſi j'entens bien la voix de vôtre cœur, il me ſemble que chacune de vous, animée d'vne foy vive, & d'vne eſpérance ſincére, penſe ce que

penſoient ces Filles affligées & ſoumiſes, & qu'elle répond ce qu'vne d'elles répondit: Je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, Chretiens, qui tenez encore au monde par vos paſſions, par vos deſirs, par vos eſpérances, rentrez en vous-mêmes; reconnoiſſez les illuſions & les tromperies du monde; que cette mort qui vous a touchez vous ſerve de diſpoſition à la vôtre. Pleûſt à Dieu que cette illuſtre morte peûſt encore vous exhorter elle-même! Elle vous diroit: Ne pleurez pas ſur moy. Dieu m'a retirée par ſa grace des miſéres d'vne vie mortelle. Pleurez ſur vous, qui vivez encore dans vn ſiécle où l'on voit, où l'on ſouffre, & où l'on fait tous les jours beaucoup de mal. Apprenez en moy la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs; qu'on vous compoſe des guirlandes: ces fleurs ne ſeront bonnes qu'à ſécher ſur vôtre tombeau. Que vôtre nom ſoit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'eſprit veut rendre immortels: que je vous plains, s'il n'eſt pas écrit dans le livre de Vie! Que les Rois de la Terre vous honorent; il vous importe ſeulement que Dieu vous reçoive dans ſes

Tabernacles éternels! Que toutes les langues des hommes vous louënt ; malheur à vous, ſi vous ne louëz Dieu dans le Ciel avec ſes Anges. Ne perdez pas ces momens de vie, qui peuvent vous valoir vne éternité bienheureuſe. Trois ans de langueur, trois ans de pénitence ne ſont pas donnez à tout le monde. Profitons de ces inſtructions ; béniſſons Dieu avec elle, & tâchons de nous rendre dignes des graces qu'il luy a faites, & de la gloire qu'il luy a donnée.